VII. RETOUR DÉFINITIF EN FRANCE EN AOÛT 1945

Fin août 1945, je rentrais définitivement en France avec le Dr Cordier, devenu mon ami, et Jacqueline, une des infirmières, dans une traction-avant 11CV Citroën que nous avions récupérée là-bas et dont le carburateur se désamorçait fréquemment ; le réamorçage se faisait en soufflant dans le bouchon de remplissage…

Arrivé en Alsace et démobilisé à Colmar, je fis un voyage à Strasbourg à la faculté de médecine et à la conférence Laennec tenue par des jésuites; j'y ai retrouvé un de mes anciens surveillants d'étude, le Père Minery qui, parti de Metz pour la France en 1940, s'était retrouvé aumônier dans la 2ème DB du Général Leclerc.

Il me reçut donc très vertement et me renvoya, en me disant qu'il ne pouvait rien faire pour moi, ni m'inscrire pour la préparation de l'internat. Je profitais de mon séjour à Strasbourg pour faire une visite à mon cousin, le professeur Rohmer, titulaire de la chaire de pédiatrie dont nous avions sauvé le mobilier resté à Strasbourg ; je me souviens d'avoir affrété deux camions et deux chauffeurs pour récupérer les nombreux meubles de son appartement de sept pièces et de les avoir déchargés dans une grange à Vasselonne. L'entrevue fut glaciale - ce qui m'avais étonné car, au cours de la guerre 14-18, il avait lui-même été transplanté à Cologne pour y faire ses premières armes dans les hôpitaux allemands.! Autre temps, autre mœurs! Il me conseilla de passer une

nouvelle thèse et de m'installer comme médecin généraliste en Alsace.

A LA CROISÉE DES CHEMINS : GÉNÉRALISTE EN ALSACE OU DÉPART POUR PARIS?

Devant cette attitude négative, je décidai de partir pour Paris, de rejoindre mon nouvel ami Cordier et de laisser mes parents aux bons soins de mon frère Gabriel qui, je dois le dire, s'acquitta avec une piété filiale exemplaire de cette lourde tâche ; il garda ma mère hémiplégique pendant six ans, puis mon père, resté vaillant jusqu'à sa mort en 1967.

Je retrouvai en octobre 1945 mon collègue, faisant fonction d'interne, au dispensaire de la Cité universitaire. Je fus hébergé provisoirement par Suzanne Bœhler, la marraine de mon frère, cousine de ma mère ; elle occupait avec sa sœur un minuscule appartement, au 2 de la rue Pernelle, non loin de l'église Saint-Mery, près du Châtelet.

L'assistante sociale de la rue Soufflot, qui s'occupait particulièrement des Alsaciens, perdus dans la capitale, me trouva une chambre, boulevard Henri IV, curieusement située, je crois, dans le même immeuble que celui qu'avait occupé mon grand-père Klein, médecin, lorsqu'il avait décidé d'opter pour la France en 1899 et avant de s'installer à Château-Gontier dans le pays de sa femme.

Alors, commença un véritable parcours du combattant, pour l'obtention de l'équivalence de mon diplôme allemand.

Après de nombreuses et infructueuses démarches, je finis par débarquer dans le bureau du secrétaire général de la faculté de médecine - Stolz était son nom ; son accueil fut d'abord glacial. Mais lorsqu'il comprit qu'il avait devant lui un «malgré nous», le souvenir de ses parents et grands-parents alsaciens l'amena à plus de compréhension pour mes problèmes d'équivalence. N'ayant aucun exemple d'une telle situation, il me promit de faire une lettre au doyen de la faculté de Strasbourg pour lui demander conseil. « Ne jamais subir... Mais toujours infléchir le cours de son destin! »

Après une quinzaine de jours d'attente, grâce à lui, la faculté de médecine de Paris m'accorda l'équivalence de toutes les années de médecine, assortie de l'obligation de passer les examens cliniques de médecine, de chirurgie et d'obstétrique et de soutenir une nouvelle thèse…

C'est à l'hôpital Broussais que je trouvais mon maître de thèse en la personne du professeur Chevalier. Je soutins ma thèse fin 1946 et reçus de mes parents le dessin de Jean sans peur, réalisé par le peintre Roybet, petit tableau que je leur avais offert avec le premier argent gagné en 1941, comme interne de chirurgie à l'hôpital de Mulhouse ; ce dessin rejoignit plus tard celui de mes deux grands pères dans l'appartement de Paris.

La thèse passée, il n'était plus question de présenter l'internat des hôpitaux de Paris et c'est d'arrache-pied que je préparais le concours d'internat des hôpitaux de la Seine. Malheureusement, mon niveau d'anatomie était trop faible et je fus recalé ; je me voyais donc déjà médecin généraliste dans un petit coin d'Alsace....

Entre-temps, j'avais repris contact avec mon ami Pierre Cordier, toujours interne de la cité universitaire. Lui et son ami Martin, préparaient le concours de l'internat de Paris, quant au troisième interne, Maurice Abiven, il avait choisi la spécialité de pneumologie. Par un autre heureux hasard, ce dernier fit un épisode grippal, assez sévère pour que le médecin-chef, le docteur Lacourbe, le renvoya pour un mois en convalescence en Bretagne.

Je proposais au Docteur Lacourbe de le remplacer, permettant ainsi aux deux autres internes de préparer leur concours en toute quiétude. Il accepta volontiers cette solution.

J'étais donc nourri, logé et payé... 500 francs de l'époque, par mois. Lorsque Maurice revint un mois plus tard, le docteur Lacourbe, très compréhensif à mon égard, me proposa de rester comme troisième interne car il avait promis à Maurice le poste de médecin-adjoint. Comme le budget du dispensaire

était des plus maigres, l'indemnité donnée aux deux internes fut divisée par trois, Cordier, Martin et moi, le troisième poste était réservé à Maurice. Ma subsistance était assurée et je pouvais envisager mon avenir médical avec un peu plus de sérénité. Je m'inscrivis d'abord avec Pierre Cordier et Maurice Abiven au concours des médecins des services publics antituberculeux auquel nous fûmes tous les trois admis.

Je fus donc nommé début 1947, d'abord médecin assistant, puis en 1953, médecin-chef du dispensaire antituberculeux de Villejuif. Mais tout ceci ne me permettait pas d'accéder à un poste hospitalo-universitaire ! !.

A LA CROISÉE DES CHEMINS: L'ŒIL DU MALADE OU L'ŒIL DU MÉDECIN ?

Ayant cherché quelques camarades de mon ancien collège des jésuites, Saint-Clément de Metz, j'appris par le Père Pierre, directeur de la conférence Laennec, l'existence de Louis Bertagna, un ancien du collège, le fameux sonneur (grand-père de la ministre Pécresse). Il venait de passer brillamment le concours d'internat et préparait la spécialité de neuropsychiatrie. Lui ayant fait part de mon désir de faire une carrière hospitalo-universitaire, j'écoutais son conseil, celui de m'aventurer dans les deux spécialités qui recrutaient, par un concours parallèle à celui de l'internat, les chefs de service et les professeurs agrégés. C'étaient l'ophtalmologie et la radiologie. Mon penchant de bricoleur en électricité me conduisit tout droit aux rayons X, spécialité à laquelle je m'inscrivis, un peu en retard, en décembre 1946.

La durée du certificat de spécialité était de trois ans et se terminait par un mémoire qui donnait droit au diplôme de radiologue et de radiothérapeute.

Je fis mon premier stage à l'hôpital Broussais chez le seul et unique professeur de la spécialité, le professeur Henri Desgrez, avec lequel j'émigrais un an plus tard, à l'hôpital Laennec. Mais ici, commence un grand tournant dans ma vie avec la rencontre de ma future épouse Odette Delrieu.

Orpheline dès l'âge de quinze ans, aînée de trois sœurs dont elle avait la charge, elle dut interrompre ses études de droit (1941-45) pour gagner sa vie. Engagée en 1947 par Maurice Abiven, comme secrétaire médicale, elle assistait aux consultations de tous les médecins et prenait en sténo l'imposant courrier du patron, le Dr. Lacourbe.

A LA CROISÉE DE NOS DEUX CHEMINS: ODETTE ET JOSÉ

D'une assiduité exemplaire, elle surpassait toutes celles que j'avais rencontrées jusque là, par son allure élégante, sa discrétion, son ouverture aux autres, sans parti pris ; mon complexe d'alsacien, un» malgré nous» trouva auprès d'elle une oreille attentive, un accueil,une compréhension inhabituelle… de ma situation d'alsacien émigré à Paris… ce qui fit qu'un jour, nous décidâmes de prendre ensemble le même chemin ; originaire de la France profonde, de ce Cantal qu'elle aimait tant, elle ne connaissait rien de ce beau pays d'Alsace, où il fait bon vivre mais où il est parfois difficile de vivre… lorsque l'histoire ancienne ou récente vous plonge dans une tourmente qui fait que l'on porte dans un uniforme allemand un cœur français.

Nous avons décidé alors de faire le voyage d'Alsace pour présenter mon élue à mes parents. Leur accueil fut chaleureux ; ma mère me dit même: « elle est originaire du Cantal, ceci ne m'étonne pas, c'était écrit !» en me montrant un jeu que ma tante m'avait offert : une carte de France et de ses départements en forme de puzzle, tous les départements étaient présents à l'exception du Cantal. Mes parents avaient prévu mon installation future à Mulhouse, comme pneumologue. Et c'est avec leur bénédiction que nous retournons à Paris et préparer pour juin 1948 notre mariage. Entre-temps, Henri Mora, mon cousin missionnaire au Japon, fils de François et Marie, revenant du Japon avait accepté de célébrer notre mariage dans l'église de la Cité universitaire de Paris. Notre mariage y eut lieu comme prévu, le 10 juillet 1948, en présence

de mes parents, de mes cousins de Bordeaux, Gaston et Maurice Remy, de mon frère Gabriel, et les cousins d'Odette, Alphonse et Marthe Robert, René et Marie Lassalle ainsi que de mes deux belles-sœurs, Malou et Line et bien entendu Pierre Cordier et son épouse, car ils s'étaient mariés en avril, trois mois auparavant.

Se marier était une chose, mais trouver un appartement était bien difficile. De guerre lasse, nous avons loué un petit deux pièces à côté de la mosquée de Paris ; il était au rez-de-chaussée, dans une petite cour, sans aération ; les meubles, les chaises étaient couvertes de moisissures le soir lorsque nous revenions du travail.

Notre voyage de noces consista à prendre quelques jours de vacances en Auvergne, d'abord chez les cousins, près de Mauriac, ensuite à Serres où je fis plus amplement connaissance avec mes belles-sœurs et mon beau-frère, Jacques Bonfante ; médecins tous deux, nous étions sur la même longueur d'ondes et n'avons jamais eu, ni litige,ni altercation pendant plus de 50 ans… il en fut de même avec Joseph Rovan, futur mari de Malou, avec lequel j'avais une culture générale et germanique commune. Très souvent, lorsqu'une expression allemande traduisait plus fidèlement sa pensée, il la disait dans la langue de Gœthe ; nous avions alors un petit sourire, trahissant notre compréhension mutuelle et une certaine connivence.

Un jour, en descendant à Saint-Christophe, je découvris un maison de rêve dont je tombais aussitôt amoureux, le manoir de Prades. Jamais occupé par son propriétaire, il était gardé par l'ordonnance du colonel qui en était l'usufruitier. Je décidai donc de suivre l'évolution de l'occupation de cette maison, en espérant l'acquérir un jour. Je ne savais pas que je devrais attendre 40 ans pour en devenir propriétaire!! 1948-1989 !

Un mois plus tard, nous rentrons à Paris dans nos deux chambres humides et mal aérées, alors qu'Odette était enceinte. Alors commença la chasse aux appartements libres… d'espoir en désespoir… nous recherchions dans les journaux les décès qui pourraient engendrer une vente ou un appartement libre… avec un pas de porte pouvant correspondre à nos faibles moyens financiers… un salaire de secrétaire et une indemnité d'interne, agrémentée de quelques vacations de médecin… c'était peu… mais nous avions l'avenir devant nous… Un jour, pourtant la chance nous sourit… c'était un samedi soir, je venais d'acquérir une 202 grâce à un bon du conseil de l'ordre ; j'étais de garde à l'hôpital et je reçois un éclopé qui venait de se tordre le pied ; une radiographie de la cheville confirma le fracture de la malléole externe, nécessitant une botte plâtrée ; n'ayant aucune structure chirurgicale, je conduis l'accidenté à l'hôpital Cochin pour une consultation orthopédique ; après la mise en place du plâtre, je lui propose de le ramener chez lui ; en cours de route, je lui explique notre situation et lui expose notre recherche d'appartement. Il n' habitait pas Paris, mais avait un appartement dans le 7e arrondissement ; il y venait une fois par semaine pour y passer une nuit ; il me proposa alors de me prêter cet appartement en attendant la chance de trouver chaussure à nos pieds ; il nous sous-loua trois pièces, la cuisine et la salle de bain… puis déménagea la quatrième pièce

deux ans plus tard. Nos recherches restaient infructueuses ou trop onéreuses pour nos faibles moyens… en 1952, l'immeuble est mis en vente par appartement, les locataires sont prioritaires à un prix avantageux ; notre locataire en titre fit alors un geste très généreux en nous laissant son droit de préemption et nous devenions propriétaires en titre, pour une somme très acceptable dont une partie donnée par mes parents et l'autre prêtée par les Robert. C'est dans cet appartement que nous avons accueilli et élevé nos trois enfants.

Grâce aux meubles donnés par mes parents et au sens

pratique et économe de ma femme, nous avons pu rapidement rembourser notre prêt et envisager l'achat d'une résidence secondaire que nous acquerrons en 1955; je voudrais que mes enfants n'oublient jamais que ce sont ces meubles et la vaisselle de famille qui nous ont permis d'acheter Neauphle et, par la vente de Neauphle, d'acquérir PRADES en 1989, puis Barriac… et de meubler toutes ces résidences ; nous n'avons acheté que les appareils électroménagers…

Ma mère avait vendu la propriété de Niederbronn et

m'avait donné quelques meubles pour Neauphle; elle ne la vit qu'une fois, car elle fit en 1956 un accident vasculaire cérébral avec hémiplégie, la rendant dépendante de son entourage. Je dois rendre hommage à mon frère et à ma belle-sœur Madeleine de l'avoir gardée auprès d'eux à Wattwiller et l'avoir soignée pendant près de 6 ans ; un mois avant son décès, elle voulut me remettre pour Dominique et Brigitte la paire de boucles d'oreille de sa Tante (ma marraine) - deux magnifiques saphirs bleus, taille Pompadour, entourés de douze diamants; ne voulant pas la déposséder, je lui ai remis ces trésors dans sa boite à bijoux, mais je ne les ai jamais retrouvés après son décès....!!! ??? Elle fut une mère aimante,économe mais

attentive au confort de son entourage, parfois dure, mais cultivée, musicienne dans l'âme - 2ème prix concours de chant du conservatoire de Nancy en 1920.

Rejetée par sa mère, par ses deux frères au moment de son mariage avec un Alsacien, elle eut une fin de vie difficile qu'elle ne méritait pas. Je regrette que mes enfants ne l'aient pas davantage connue… du moins à un âge plus avancé... Mais revenons à Paris...

Depuis 1948, je m'efforçais d'acquérir ma compétence en radiologie, car j'avais totalement abandonné le projet de m'installer en Alsace comme pneumologue, et je désirais me

lancer dans une carrière hospitalo-universitaire en passant les concours de radiologiste des hôpitaux et de l'agrégation... Pourquoi pas !!!

Par ailleurs, le Dr. Lacourbe avait fait le projet d'un hôpital réservé aux étudiants et situé dans les murs de la cité universitaire; y était prévu un poste de radiologiste, réservé à Guillemette Marquis, élève du Pr. René Ledoux-Lebard.

Ayant passé l'examen en 1952 et soutenu mon mémoire en 1954, je devins attaché des hôpitaux, puis attaché-assistant de faculté, et enfin chef de travaux et maître de conférences. A cette époque, je faisais une consultation de médecine générale, axée sur la pathologie digestive et pulmonaire et parfois autre… comme celle-ci:

UN ACCOUCHEMENT... PAR VOIE FERRÉE

Fin septembre de l'année 1959, une de nos amies,Yvonne Lafarge, me demande de venir à Amiens vacciner ses enfants. Nous partons donc un dimanche matin par le train pour Amiens, ma femme, Philippe, âgé de sept ans et moi. La vaccination effectuée et une journée agréable passée en compagnie de nos amis Lafarge, nous reprenons le train pour Paris. Arrivés à Gray, à 50 kilomètres de la capitale, un contrôleur essoufflé passa dans le couloir demandant d'urgence, un médecin pour une femme enceinte «qui faisait son petit dans le premier wagon». Philippe, dans le couloir désigna son père «Papa est médecin». Je ne pus qu'obtempérer et suivre l'agent le long des couloirs des wagons qui nous séparaient de la femme enceinte ; pendant le trajet, j'essayais de me souvenir de mon stage d'obstétrique fait à Fribourg et au cours duquel j'avais heureusement assisté à une trentaine d'accouchements… Arrivé auprès de la parturiente dans un compartiment de 2ème Classe, dont les banquettes dures étaient recouvertes de moleskine noire, je priai les messieurs de sortir et gardai deux sœurs, vieilles filles qui n'avaient jamais vus d'accouchement de leur vie ; je leur demandai d'observer le silence et de n' intervenir sous aucun prétexte; j'exigeai du contrôleur, terrorisé, dont la petite

moustache à la Charlot était trempée de sueur, de m'apporter la trousse d'urgence située dans sa cabine ; il revint pour me dire que le carré fermant la mallette était rouillé, car n'ayant jamais servi ; je me trouvais donc en face d'une femme enceinte de huit mois et demi, ayant perdu les eaux, âgée de 39 ans, primipare de surcroît, sans médicament ni instrument! Ayant fouillé avec sa permission sa valise, j'y découvris un flacon d'eau de toilette Chanel N°5, une petite serviette nid d'abeille et un soutien-gorge dans son emballage d'origine «Amours en cage» de Pernelle!!! À main nue, je commençai par un examen de la future mère pour éliminer un siège, position de l'enfant que j'étais bien incapable de prendre en charge; j'eus l'heureuse surprise de découvrir une bonne touffe de cheveux, m'attestant de la position céphalique normale de l'enfant ; j'exhortai la femme à respirer en haletant pendant les contractions tout en demandant au contrôleur, resté devant la porte, de transmettre au conducteur les consignes suivantes: ne pas freiner brutalement à l'arrivée, ne pas couper le chauffage après l'arrêt du train et alerter les pompiers de la gare du Nord, seule instance susceptible de prendre en charge une accouchée et son enfant. Comme prévu, l'arrêt brutal du train entraina une contraction plus violente que j'essayai, de mon mieux, de contenir en soutenant le périnée, mais qui finit par expulser la tête d'un beau garçon dont je dégageai d'abord l'épaule antérieure, puis la postérieure et qui, dans un cri victorieux, arrosa copieusement de sa miction inaugurale un costume tout neuf de chez Arnys !!!; il atterrit sur le ventre de sa mère en attendant la section du cordon ombilical ; démuni de tout instrument contondant, sans ciseau, ni couteau, j'étirai le cordon entre mes deux mains et, d'un coup de dent, le coupai ; après avoir fait un nœud aux deux extrémités, je liai le coté enfant avec le ruban qui servait d'épaulette au soutien-gorge, préalablement trempé dans le Chanel N°5 en guise de désinfectant ; à cette occasion, mais un peu plus tard, je cherchai l'origine du chiffre N°5, donné à ce parfum par la célèbre couturière ; j'appris que, dans son enfance, elle avait été pensionnaire dans le couvent

d'Aubazine, près de Brive et que dans le dortoir, elle occupait le lit N°5, en rêvant aux frous-frous de ses futures clientes !!! Après ligature du cordon, je tendis le nouveau-né dans la serviette nid d'abeille, aux deux sœurs, ravies d'être utiles, et me préoccupai de la délivrance… l'expulsion du placenta ; par la fenêtre ouverte, j'avisai un cheminot qui contrôlait les freins des bogies et lui demandai des serviettes: « des de seconde ou des de troisième??? Les des secondes buvent mieux que les des 3èmes», me rétorqua-t-il; je répondis : « six de chaque» et je continuai à surveiller l'expulsion du placenta ; on m'apporta entre temps les fameuses serviettes qui recueillirent bientôt le placenta et la partie distale du cordon.

Après vérification du placenta et de sa surface, je l'enveloppai soigneusement dans deux serviettes et le remit à l'autre «assistante»; après une toilette succincte de la mère et avoir constaté l'absence d'hémorragie et de déchirure du périnée, je me décidai à demander aux pompiers, arrivés entre temps sur le quai, d'effectuer le transfert de tout ce petit monde, du train à la voiture, puis à l'hôpital St-Antoine ; mais le vigoureux soldat du feu, avec dans ses bras la mère, ne pouvait pas passer dans l'étroit couloir du wagon ; c'est donc par la fenêtre du compartiment que les pompiers firent le déchargement, après avoir scié, au préalable, le tube de métal, barrant le milieu de la fenêtre et servant d'appui ; les deux sœurs descendirent par la porte du wagon, l'une portant l'enfant et l'autre, comme le saint-sacrement, le placenta ; je remerciai le contrôleur de son soutien moral dans cette épreuve insolite et fermai la marche avec la valise et le sac de la mère; tout ce petit monde s'engouffra dans la voiture des pompiers. Le service de gynécologie de St-Antoine nous attendait, les chirurgiens habillés, les mains stériles et gantées pour faire une révision utérine qui s'avéra inutile, le placenta étant complet et le périnée sain et sauf ; je reçus les compliments des gynécologues pour cet accouchement d'une primipare de 39 ans, réalisé dans des conditions acrobatiques, dans le train, sans trousse d'urgence et… par un radiologiste, réputé incompétent !!!

Je reçus, par la suite, deux lettres, l'une des parents pour m'annoncer que leur fils porterait mon prénom « José», et l'autre de la SNCF pour me remercier de mon acte bénévole et me promettre de veiller, à l'avenir, au bon fonctionnement des armoires contenant la trousse d'urgence. Quant à mon fils Philippe, il a du se réjouir de l'heureux dénouement de son intervention... Je ne sais pas si cet événement fut à l'origine de sa future vocation de médecin!

Cette histoire est à rapprocher d'une autre intervention auprès d'une femme enceinte, dans l'avion de ligne Paris-Bâle au cours duquel je ne fis que retarder l'accouchement ; celui-ci eut lieu à l'arrivée dans l'aéroport de Habsheim où un médecin nous attendait avec un lit de fortune, dressé dans une petite salle d'attente. Il ne manque à mon palmarès d'accoucheur improvisé, qu'une opération maritime ou fluviale !!!

L'hôpital de la cité universitaire prenant forme, je fus nommé en 1960 chef du service de radiologie de l'hôpital international de l'Université de Paris, 42, boulevard Jourdan, en remplacement de Melle Marquis prévue de tout temps par le Dr. Lacourbe et Guy Ledoux-Lebard. Mes prétentions universitaires se concrétisaient, mais le concours de radiologistes des hôpitaux est supprimé par la loi Debré instituant les pleins-temps hospitalo-universitaires; le dernier concours-balai pour les laissés-pour-compte comme moi eut lieu en 1966… auquel je me présentai avec mon patron dans le jury… en vain… Je ne fus même pas admissible pour des raisons encore maintenant obscures. Je continue donc ma carrière universitaire comme chef de travaux et maître de conférence sous la houlette de mon ami, le Pr. Pallardy, seul agrégé nommé par notre maître commun, le Pr. H. Desgrez.

LE COGNAC ET L'ICRU

Comme radiologue de l'Hôpital universitaire, je pris part à l'élaboration des plans du futur service de radiologie ; c'est en tant que tel que je fis un voyage en Suède pour étudier un système automatisé de développement des

films, fabriqué par les établissements Schönander ; j'avais particulièrement sympathisé avec les ingénieurs, responsables des grilles antidiffusantes de cette illustre société.

Quelques années plus tard, lorsque fut crée l'ICRU (commission internationale des unités et des mesures radiologiques) il manquait un représentant français pour cet organisme dont le président allemand était le Prussienne. Celui-ci, à la demande du représentant suédois, fit appel à Melle Antoinette Béclère, fille d'Antoine Béclère, célèbre pionnier de la radiologie, pour retrouver un radiologue français parlant allemand, s'intéressant aux grilles et dont le nom était celui d'un cognac !

Mlle Béclère, après avoir trouvé tous les noms de Cognac chez l'épicier de la rue Péronnet où siégeait alors le Centre Antoine Béclère, prit contact avec les radiologues pouvant correspondre à ce profil : Hennessy, Delamain, Otard, Martell, Martin, Remy… Elle commença ses recherches par ordre alphabétique et me téléphona en dernier lieu :

- «Monsieur Remy, êtes-vous allés en Suède ?»
- «Oui, Mademoiselle»
- «Avez-vous été reçu par la société Schönander »
- «Oui,Mademoiselle»
- «Parlez-vous allemand ? »
- «Oui, mademoiselle»
- «Alors, c'est vous le cognac; préparez-vous à partir dans trois jours pour Montreux, pour assister à une réunion de l'ICRU en tant que représentant français».

C'est ainsi que je me retrouvais en Suisse avec l'ingénieur de Schönander, le Pr. Stieve de Munich, le Pr. van der Plats de Hollande et le Pr. Wigelius de Finlande, tous des radiologistes de renommée internationale comme le cognac Rémy Martin !!!

C'est à l'hôpital de la Pitié qu'avec Pallardy, nous avons réalisé en 1962 les collections de diapos pour l'enseignement des 3ème et 4ème années de médecine: 26 boites de 20 clichés chacune couvraient les appareils osseux, urinaire, digestif

et pulmonaire ; les originaux provenaient des collections des Professeurs Guy Pallardy, Maurice Laval-Jeantet, Jean Ferrané et moi-même.

Afin d'uniformiser le programme de l'enseignement dans toutes les facultés de Paris et de province, nous avions réalisé 60 collections, soit plus de 35 000 clichés, étiquetés, numérotés ; chaque boite était accompagnée d'une liste précisant les diagnostics. Ce travail fut réalisé, contrôlé par Mme Pallardy, son mari et moi-même dans une pièce des sous-sols, surchauffés de l'hôpital de la Pitié que nous avions surnommés «Saint-Trop». Puis, le Pr. Ledoux-Lebard émigra à Cochin, où je le rejoignis avec Guy Pallardy.

Nous étions dans ce CHU lorsque le président de Gaulle y subit en 1964 une intervention sur la prostate. Son arrivée dans cet établissement mérite d'être contée.

ACCUEIL DU PRÉSIDENT CHARLES DE GAULLE À L'HÔPITAL COCHIN

Comme beaucoup de représentants de la gente masculine, le président De Gaulle eut quelques ennuis avec la prostate. Il fit son voyage au Mexique en 1964 avec une sonde vésicale à demeure - ce qui est, pour le moins inconfortable, si ce n'est très douloureux.

Son urologue, le Pr. Aboulker se décida, à son retour d'Amérique latine, à l'opérer. Voici l'histoire de son arrivée au CHU : un jour, en avril 1964, le directeur général de l'Assistance Publique téléphona au directeur de l'hôpital Cochin pour l'avertir que le président serait hospitalisé dans les 48 heures dans le service d'urologie du professeur Aboulker qui voisinait avec celui du professeur Merle d'Aubigné, l'orthopédiste ; celui-ci maintenait toujours, parmi ses lits, une chambre prête à recevoir le président en urgence ; elle comprenait un lit de plus de 2 m 20 pour recevoir un malade de la taille du «Commandeur».

Le directeur de l'hôpital, d'abord mécontent d'être prévenu aussi tardivement, et conscient des problèmes qui pourraient se poser à l'occasion de l'hospitalisation du grand homme, prit contact avec le gardien de nuit, un antigaulliste notoire et anarchiste bien connu de tout le personnel hospitalier ; il avait comme surnom «Nanar»: «M. le gardien, demain soir vers 21h00 se présenteront 2 DS noires que vous laisserez passer et derrière lesquelles vous redescendrez la barrière » Par discrétion et par mesure de sécurité, il n'avait pas précisé l'identité du malade. Le lendemain, à l'heure dite et à l'entrée de l'hôpital se trouvaient pour accueillir le grand homme, le directeur, le professeur d'orthopédie et le fameux Nanar qui leva la barrière pour laisser passer le convoi officiel ; alors, les personnes présentes à cet instant furent témoins d'un spectacle inouï, impensable, invraisemblable : Nanar, l'anarchiste invétéré, accueillit le président, au garde à vous, et - la main gauche à la couture du pantalon - salua militairement le général de la main droite. Le directeur de l'hôpital, interloqué, n'avait pas imaginé un instant un tel spectacle et demanda le lendemain au gardien :

- «Dites, Nanar, hier, lorsque vous avez reçu le général, comment se fait-il que vous l'ayez salué militairement ? »

- «Monsieur le directeur, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est le général qui m'a salué, je n'ai fait que lui répondre ». Devant cette explication nette et précise, l'entrevue prit fin. Et le directeur apprit, à cette occasion, qu'il y avait un salut-demande et un salut-réponse… Cette histoire, je la tiens du directeur-adjoint à qui j'avais fait un lavement baryté… Examen qui est toujours une bonne entrée en matière… pour converser à bâton rompu et éviter de parler du résultat de l'examen!!!

En mai 68, j'eus le privilège d'être mis à la porte de l'amphithéâtre de l'École pratique de médecine, située en face de l'ancienne faculté, dans lequel je donnai un cours aux étudiants de 4ème année, par les manifestants qui criaient haro sur les «mandarins». J'eus à peine le temps de mettre à l'abri les projecteurs Kodak que je venais d'acquérir pour ces

enseignements dirigés.

Comme je possédais le passe pour ouvrir les portes de l'École pratique, je revins un mois plus tard avec l'ambulance de l'hôpital, car certains médecins prétendaient que des étudiants blessés et mal traités se cachaient dans les locaux de ce bâtiment.

J'ai donc contrôlé toutes les pièces avec Pierrot, notre ambulancier, et constaté qu'aucun blessé grave n'y séjournait ; les salles étaient occupées, soit par des réunions parfois houleuses, soit par des étudiants en pique-nique ; je revins donc bredouille... Je repris les cours en septembre avant le découpage de la faculté en multiples CHUs. La réforme supprimait également l'externat, à mon grand regret.

Nommé en 1969, responsable avec Guy Pallardy de l'enseignement de radiologie de la faculté marocaine de Rabat, je m'acquittai chaque année d'une mission d'enseignement d'un mois, jusqu'en 1988.

En 1971, eut lieu le premier concours d'admission en faculté de médecine avec un numerus clausus pour chaque CHU. Certains étudiants étaient les fameux reçus-collés : ils avaient une note supérieure à la moyenne mais étaient collés dans le CHU, qu'il avait choisi ; ce fut le cas de mon fils Philippe, à Cochin ; il était reçu avec 12,45 sur 20, et 251ème sur la liste mais l'UER Cochin n'en prenait que 250 en médecine, les 20 suivants pouvaient faire dentaire ou redoubler pour passer un 2ème concours ; désemparé, je téléphonai au Pr. Jean Loygue, président des conseils de Faculté ; il me confia que le quota prévu à l'UER Bichat n'avait pas été atteint et que Philippe avec 12,45 sur 20 serait accepté en 2ème année ; ce qui advint au grand soulagement de Philippe… et de son père !!!

Il s'inscrivit pour cette année à Bichat puis demanda ultérieurement son transfert à Cochin. Je vouais donc une vive reconnaissance à Jean Loygue d'avoir guidé Philippe vers ce choix judicieux et de lui avoir évité les affres d'un deuxième concours.

Puis, j'ai eu l'immense joie de voir mon fils Philippe, nommé interne des hôpitaux de Paris en 1975 et ma fille Brigitte, interne des hôpitaux psychiatriques tandis que notre fille aînée Dominique, élève de Sciences-Po avait obtenu une maîtrise de droit à l'université de Princeton.

En 1971, un de mes collègues, le Pr. Valette, de l'hôpital Rothschild, revenant d'un stage au Canada, voulut appliquer à Paris, comme dans ce pays cousin, une évaluation des enseignants ; il demanda aux étudiants du CES de radiologie de cocher, sur une liste des professeurs, en face de leur nom, s'ils voulaient (+) plus, (-) moins ou (=) autant de cours. Guy Pallardy et moi, avons eu la surprise d'être les deux premiers, (152+ et 155+ sur 165 votants). Ce fut, pour moi, une réhabilitation après mon échec à l'agrégation en 1966; le résultat de ce test fut, par contre, très mal supporté par beaucoup de nos collègues et l'expérience ne fut plus jamais renouvelée[1].

Bien que responsable de la deuxième année du CES de radiologie et titulaire de près de quinze cours magistraux dans le cursus du CES de radiologie, mon poste de chef de travaux de radiologie fut supprimé et je repris du service en anatomie auprès du Pr. Claude Aaron, successeur de son maître, le Pr. Huart, anatomiste érudit et très cultivé. Fin 1980, il me demanda un jour si j'avais compris les termes sibyllins de l'invitation que nous avait envoyée le Pr. Lucien Leger, pour sa réception à l'occasion de son départ ; cet illustre chirurgien, très imbu de sa personne, avait ajouté ces trois lettres : p.p.c
«Comment, vous, un élève des jésuites, ne savez-vous pas que les nobles, fréquentant Versailles, avaient l'habitude, avant de rejoindre, en été, leur château de province de faire une réception parisienne, «Pour Prendre Congé»… p.p.c., vous ne serez pas étonné que notre orgueilleux chirurgien-barbier les imitât !!!»

En 1984, les postes à mi-temps de maître de conférence

1 En 1979, à l'instigation de J-F Moreau, nouveau secrétaire de la Commission de Pédagogie, Jacques Gillet, Jacqueline Vignaud et moi-même, furent nommés au nouveau titre de «Professeur associé du Cerf». Ils en étaient devenus membres d'abord à titre consultatif puis, en 1984, délibératif avec droit de vote comme leurs collègues de plein droit.

furent supprimés…

Mes pairs, radiologistes des hôpitaux et professeurs titulaires acceptèrent alors de se battre pour moi. Ils demandèrent un poste de professeur associé en radio-anatomie (nouveau titre donné «au professeur à titre personnel»); je dois dire que tous mes amis des hôpitaux se sont investis pour cette nomination, et tout particulièrement les professeurs Jacques Sauvegrain et Clément Fauré, Claude Aaron, Guy Pallardy et surtout François et Annick Pinet de Lyon. C'est le Pr. Jean Loygue qui, par téléphone, m'annonça ma nomination à 11 heures du matin, le 15 juin 1985. Mieux vaut tard que jamais!

Nommé membre d'honneur de la société de radiologie en 1988, je reçus la médaille d'honneur en 2005 ; et, à l'instigation de mon meilleur interne et ami le Pr. Sbihi, je deviens membre d'honneur de la Société marocaine de radiologie à l'occasion du congrès international de Marrakech en 2008. Depuis 1990, date de ma retraite, à l'invitation de Jean-François Moreau, je continue à donner des cours de radiologie aux externes de l'hôpital Necker, ce qui m'encourage à rester et à me maintenir jeune !!! Son successeur, Olivier Hélénon, m'accueille de la même façon.

Jetant un regard en arrière sur ma vie, je devrais être satisfait de ce parcours un peu chaotique parfois… et, pourtant, je souffre de deux échecs : le premier, de n'avoir pas pu rejoindre la France libre en 40 d'abord et en 43 ensuite ; le deuxième, de n'avoir pas su transmettre à mes enfants toutes les traditions que mes parents m'avaient transmises; cet échec me poursuit depuis 30 ans… car je n'ai pas encore intégré les citations de Confucius: l'expérience est un flambeau qui n'éclaire que celui qui la porte ou encore celle-ci : ton fils n'est pas ton fils ; il est le fils de son temps ! Traditions religieuses... Comment mes amis, certains confrères ont-ils fait pour rester en symbiose avec leurs descendants ? Cela reste pour moi une énigme, sans réponse… Élevé dans cette tradition judéo-chrétienne, creuset de la civilisation occidentale, qui a mené le monde depuis vingt siècles, j'ai cru que mon exemple, ma vie suffiraient, la

réponse est non ; même si les chinois ont inventé la poudre et les égyptiens construit les pyramides, ils n'ont pas fait la plus grande découverte de tous les temps, l'électricité, origine de toutes les nouvelles technologies informatiques et autres, qui évoluent depuis vingt ans selon une courbe asymptotique vertigineuse ; alors, oui! j'ai gardé les convictions de mon enfance, d'abord par fidélité à la tradition familiale que mes parents m'ont transmises, ensuite par besoin de faire partie d' une communauté qui, où que ce soit, m'entoure, car où que je fus, surgissaient des relents de la barbarie nazie, dont j'avais, comme malgré-nous, porté l'uniforme, ensuite parce que je cherche depuis 60 ans le secret de la vie et que je n'ai pas trouvé de réponse… si ce n'est dans le message du Christ: l'égalité spirituelle de tous les hommes et ce commandement «Aime ton prochain comme toi-même». Les chrétiens furent les premiers à affranchir les esclaves… Les négriers du XVIIe siècle avaient oublié ce message… et puis voir une graine microscopique, perdue depuis des années dans la pierraille, germer dans la terre et donner une fleur, reste pour moi une énigme… est-ce le hasard ou la nécessité, comme le prétend J. Monod dans son livre??? Est-ce le résultat de la «soupe originelle» de Joël de Rosnay ? Ou étions-nous programmés selon le «principe anthropique» du mathématicien Trin Xuan? Je crois que nous ne sommes pas le fruit du hasard et que la science en soi ne peut pas seule répondre à cette question qui, par essence, est métaphysique et que les scientifiques purs et durs refusent de faire fonctionner leur hémisphère cérébral droit intuitif et ne peuvent plus ou ne veulent plus s'émerveiller devant la beauté d'une fleur d'iris, vue à contre-jour au lever du soleil ou celle d'un arc en ciel après une pluie bienfaisante; je sais que vous n'adhérerez pas à mes propos et je m'excuse d'avoir exposé mes convictions… Peut-être aurais-je dû le faire, il y a longtemps.???

Cette profession de foi fait partie de mon personnage, très complexe et complexé, avec ses défauts et ses qualités, personnage que j'ai essayé de dépeindre avec le plus de fidélité

possible, sachant qu'à force de ressasser mon passé, j'ai dû certainement déformer des faits, les croyant maintenant véridiques; je n'en veux pour preuve que mon équipé de Mannheim, vécu avec mon ami Pierre Cordier; j'étais persuadé avoir monté, avant l'arrivée de la section française, un petit hôpital avec les médecins italiens et un dentiste polonais, découverts dans le camp à mon arrivée ; ce qui était totalement faux ; Pierre, dont la mémoire était excellente, rectifia les faits que confirma en 2007 une ambulancière, Gaud Bentegeat ; cet «hôpital» fut organisé, après l'arrivée de la section Croix-rouge française, par un médecin canadien, qui m'avait embauché pour récupérer dans des réserves allemandes, le matériel médical nécessaire pour équiper l'infirmerie du camp; « testis unus, testis nullus - un témoin, pas de témoin - ce proverbe romain, lui, reste toujours vrai… aussi ai-je tardé à faire ce voyage dans le passé, par peur d'une défaillance de ma mémoire, par peur de me découvrir encore plus coupable...

Et pourtant, il m'arrive souvent de penser à mon odyssée, que j'ai longtemps cachée à mon entourage professionnel ; ce secret silence n'a fait qu'augmenter le remord, la souffrance parce que ce silence était comme un soupçon ! un soupçon intolérable… qui fut parfois à l'origine d'un échec... Tel que le refus de ma nomination comme président de la Société française de radiologie... de la part d'un collègue grand résistant...

Puissent ces quelques lignes me libérer, enfin, de cette vieille et lancinante chape, faite de honte et de remord, prête, comme l' hydre à sept têtes à ressurgir à toute occasion…

- Cette histoire, je l'ai écrite, afin que ma femme, mes enfants, mes petits enfants sachent…

- Je l'ai écrite, sous ce titre, parce qu'il m'avait été, en partie, suggéré par Camille, ma petite-fille…

- Je l'ai écrite, aussi, pour satisfaire le souhait de quelques

proches parents: de ma belle-sœur, dont le mari Joseph Rovan, grand résistant, déporté à Dachau m'avait totalement compris, de Pierre Chassagne, qui m'a vivement encouragé à dévoiler mon parcours

- Je l'ai écrite enfin pour «obéir» aux amicales et pressantes sollicitations de Maurice Natta, lorsqu'il me remit la croix d'officier de la Légion d'honneur en août 2004; je me souviens de la réponse que je lui avais faite à cette occasion: «… Pour effacer le complexe et le sentiment de culpabilité d'un Alsacien égaré à Paris, il faut que la capitale reconnaisse le drame de ces «soldats oubliés» de l'Est vers lesquels ne s'est pas encore tourné le devoir de mémoire de la patrie…».

C'est maintenant chose faite… depuis que Nicolas Sarkozy le 8 mai 2010, à Colmar, a déclaré, je le cite «Je suis venu réparer une injustice…». Et il a poursuivi par ces paroles qui rejoignent, presque mot pour mot, ma phrase écrite plus haut: «La pire des souffrances fut celle qui a été la plus occultée; le silence qui s'est fait autour d'elle n'a fait qu'ajouter à la douleur, parce que ce silence était comme un soupçon…». Et il a ajouté: «les malgré-nous ne sont pas des traîtres».

Merci, Monsieur le Président ! Enfin….

Mais, malgré la victoire des Alliés et la fin de cette guerre, je garde un mauvais souvenir des années 45,46 et 47 ; j'ai dû me battre pour sauver l'honneur de mon père, accusé à tort de collaboration alors qu'il avait sauvé les biens meubles de très nombreux expulsés et juifs alsaciens. J'espère que mes enfants qui l'ont un peu connu savent qu'il ne pouvait en aucun cas adhérer au régime nazi ; politiquement, il faisait partie de cette tranche du centre catholique qui, bien que régionaliste, avaient totalement condamné en 1936 les quelques autonomistes excités du parti UPR ; son père, député du Landtag d'Alsace, avait reçu Poincaré à Thann en novembre

1918 et avait demandé avec d'autres le ralliement de l'Alsace à la France…

Il n'a donc jamais adhéré aux théories nazies, averti par son ami Hackelsberger, mort dans les geôles nazies. Mais il a été pris dans la tourmente pour plusieurs raisons ; d'abord, il a voulu défendre sa femme, accusée à tort d'être juive, par son père qui, ayant opté pour la France en 1899, s'était engagé comme volontaire en 1914 avec ses deux fils. Il a accepté de faire les inventaires des expulsés, après avoir fait un voyage à Paris pour demander à la chancellerie ce qu'il devait faire!!! Il a cru naïvement un fonctionnaire qui ignorait la situation en Alsace. Enfin, il a été catalogué pro-allemand et nazi en raison de la visite inopinée, fin juin 1940, du général allemand Guderian, qui avait connu mon père en Russie en 1916-17 et qui avait facilement retrouvé sa trace… Des Remy en Alsace, il y en avait pas beaucoup, nous étions à cette époque, je crois, les seuls....

Recevoir à cette date, un général allemand, avec son escorte envahissant son jardin, était aux yeux des Alsaciens très, très suspect. Mon père ne l'avait pas invité et malgré les réticences impuissantes de ma mère, manifestement, il ne pouvait pas le mettre à la porte ; je pense que cette visite fut le début d'un violent ostracisme à l'égard de mon père ; je n'en veux pour preuve que la réflexion désagréable que m'avait faite, en août 1940, à mon retour, Wassmer, notre ami photographe, à l'occasion d'une prise de photo d'identité « Tu sais que ton père a reçu un général allemand... Tout Cernay en a parlé». J'ai essayé de lui décrire les circonstances de cette «réception» mais en vain.... Je n'ai pas pu le convaincre... Et pourtant, il fut pendant près de 30 ans son fidèle collaborateur à la société de gymnastique dont mon père était président ; il était toujours son invité privilégié à la chasse ; c'est lui qui avait tourné le film de la battue du Vieil Armand ainsi que celui des obsèques de mon Grand-Père, film que j'ai transposé en DVD.

A partir de cette date, tout fait et geste de mon père fut entaché d'une forte suspicion de collaboration. Toutes les

apparence jouaient contre lui : il s'était avéré que son second clerc, employé depuis 18 ans à l'étude, ainsi que le fermier qui exploitait la propriété de Wattwiller étaient pro-allemands ; enfin, sa situation fut aggravée, paradoxalement, en 44, par l'arrestation de mon frère, pour port illégal du béret basque ; interné à Schirmeck dans ce camp de redressement politique, réservé à tout suspect de francophilie ou d'homosexualité, il était susceptible d'être transféré dans le célèbre camp de concentration et d'extermination du Struthof !

Mon père, affolé et craignant le pire, put faire libérer son fils et son camarade de classe, interné en même temps que lui, grâce à l'intervention de ce fameux général Guderian… sous condition d'une incorporation immédiate!

Je ne sais pas ce que d'autres auraient fait à sa place, dans cette même situation ???

Cette intervention et sa photo, prise à l'occasion d'une réunion de la Société d'histoire dans une salle officielle décorée obligatoirement de la croix gammée, furent présentées comme preuve de son nazisme militant... Par son rival politique de toujours, un quincaillier de Cernay, franc-maçon notoire et militant du parti d'extrême-droite hyperpatriote… Accusation effarante de mauvaise foi.

Et puis, j'ai vu mon père, abattu, les larmes aux yeux, dès septembre 40 parce qu'il se sentait entraîné, à son insu, dans ce cercle vicieux, accusé d'être pro-allemand et... Pire encore, d'être nazi…

Pendant la durée du procès (chambre civique), outre mes préoccupations personnelles et universitaires, j'arpentais les couloirs de la chambre des députés, du Sénat ou l'antichambre du Garde-des-sceaux; je me souviens de mes angoisses à la veille du concours de l'internat de la Seine; j'avais rendez-vous avec le député de Strasbourg, Fontlup-Esperaber au Palais-Bourbon ; préfet de Colmar à la Libération, il connaissait mon père avant la guerre et avait consulté son dossier à Mulhouse. En retard de deux heures, il m'emmena au pas de charge jusqu'à la Madeleine à pied, pour me dire qu'il était en froid avec le magistrat de Colmar et qu'il ne pouvait rien faire; ce

fut le même scénario chez mon cousin, le Général Ingold, chancelier de l'ordre de la Libération qui, comme Guderian, mais avec des raisons familiales, aurait pu atterrir avec les chars de Leclerc dans notre jardin... en 1944...!!!

L'appartement de ses parents à Colmar fut aussi sauvé par mon Père grâce à la complicité d'amis... Mais on ne refait pas l'histoire… Défendre dans ces années un accusé de collaboration tenait du prodige et était compromettant... Un seul eut le courage de prendre rendez-vous au ministère de la Justice, avec une recommandation d'André Honnorat, ancien ministre de la Troisième République, ce fut le Dr. Lacourbe. Il le fit à deux reprises, avant le jugement et après le non-lieu, pour soutenir la candidature de mon père au notariat de Niederbronn vacant; je n'ai su qu'en 1985, à la mort de mon oncle Paul Klein que son frère Gabriel Klein avait fait une démarche auprès du Garde des Sceaux de l'époque pour empêcher cette nomination!!! Fier d'avoir été un engagé volontaire de 14-18, son beau-frère l'avait non seulement abandonné mais encore accusé... Il est vrai qu'aucun de ses neveux, Gabriel et moi, n'avions pu choisir la France, comme lui, son frère et son père l'avaient pu facilement en 1914.

Le non-lieu, obtenu par l'avocat Mauser fut, pour mes parents une délivrance et pour moi plus qu'un soulagement ; car, jusque là, je vivais encore sous la hantise de cette incorporation, dans la honte d'avoir porté cet infâme uniforme ; ce fut donc une véritable libération, une re-naissance; à ma nationalité retrouvée. Je me souviens de l'avoir fêtée avec du champagne - denrée rare à cette époque - en compagnie de Florian Carlo, le frère de Gaud, l'ambulancière que j'avais connue à Mannheim.....

Mais mes complexes de «malgré-nous» referont vite surface… pour persister longtemps, très longtemps après… A chaque émission télévisée concernant les années de guerre, l'occupation, les camps de déportés, la Shoah, la vue et le son des bottes allemandes, je sentais ressurgir tous les états d'âme des incorporés de force, les remords, la honte, la peur du soupçon.

Cette mise à plat, ce voyage dans le passé, sans indulgence, avec l'impartialité et l'objectivité relatives qui me restent après tant d'années passées à les ressasser, pourra-t-elle m'apporter cette sérénité tant convoitée?

Ces préoccupations, douloureuses et humiliantes m' ont aussi fait négliger des devoirs de reconnaissance envers ceux ou celles qui m'avaient aidé dans des moments difficiles ; oui, j'ai manqué souvent de courage et montré une certaine ingratitude envers eux ; ce fut le cas pour Bertel Steimel, ma logeuse de Fribourg. Elle était la sœur de Fritz Kiefer qui fut de 1916 à 1918 l'ordonnance de mon père, alors mobilisé comme lieutenant «allemand» en Russie. Ce Kiefer tenait un restaurant et une boucherie à Sankt.Georgen, un faubourg de Fribourg. Bertel, veuve de guerre - son mari était mort en Pologne dans les premiers mois du conflit - m'avait loué une chambre et me nourrissait le soir avec les victuailles glanées chez son frère boucher ; certes, après la guerre, mes parents avaient manifesté leur reconnaissance en l'invitant souvent à Mulhouse. Moi, je lui ai écrit et ne l'ai revue qu'une fois en 1956, au cours d'un voyage sur le Rhin, avec Odette et mon fils Philippe; ce voyage s'est terminé d'une façon si cocasse qu'il mérite d'être raconté. Sur les conseils de ma bienfaitrice, j'avais acheté à Fribourg un superbe «Telefunken» à quatre hauts-parleurs qui trônait, à coté de Philippe, sur la banquette arrière de notre Simca«Aronde» ; en passant la frontière, avec l'honnêteté et la naïveté candide héritées de mon père, je déclarai mon achat au douanier de service ; malheur m'en prit : il était 22 heures et son supérieur, seul habilité à régler de tels problèmes inhabituels et rarissimes (les Alsaciens ne déclaraient jamais rien), était parti se coucher ; ne voulant pas le réveiller, et après avoir longuement réfléchi, il me conseilla de retraverser le Rhin pour passer la frontière, 30 kilomètres plus au nord, à Neuf-Brisach et… surtout, de ne pas déclarer à son collègue l'achat du poste radio... Il me précisa que le poste douanier était très mal éclairé... Donc camouflage facile de l'objet litigieux; je repris le volant et mon courage

à deux mains pour suivre ses indications, pour le moins, surprenantes pour un représentant de l'ordre frontalier!!! Le douanier allemand, perplexe, ne comprenait pas pourquoi je faisais le trajet inverse… Et nous arrivons une demi-heure heure plus tard à la douane de Neuf-Brisach ; je plaçais ma voiture sous le lampadaire blafard ; le douanier me demanda «Avez- vous du matériel photographique à déclarer?» - «Non». - «Autre chose?? - «Des culottes de cuir bavaroises pour mon fils» «c'est bon, passez!!» Et nous repartons, soulagés avec notre cargaison de contrebande et la bénédiction du fonctionnaire !!

Moralité : dans l'administration douanière, le sommeil du supérieur hiérarchique est sacré!!

Et puis, j'ai aussi montré mon ingratitude envers les amis de mon père, André Hug et sa femme, qui m'avaient si chaleureusement reçu à Berlin ; je leur ai envoyé qu'une seule lettre mais je ne me suis jamais préoccupé de leur devenir ni de celui de leurs deux filles et encore moins de leur amie qui m'avait procuré le tampon de Himmler… Pourquoi? Parce qu'ils étaient Allemands? J'avais peur ? Je voulais oublier? Ou étais-je trop préoccupé par mes problèmes personnels et familiaux ??

J'ai revu André Hug à Paris en 1965, lors d'un voyage qu'il avait fait en compagnie de mon Père ; tout en écoutant son récit de la chute de Berlin, vécue dans sa maison à Wannsee, avec sa femme et leur domestique russe… Je lisais dans ses yeux comme un amical mais douloureux reproche, celui de n'avoir pas fait le voyage de Berlin, pour revoir sa femme, avant son décès et lui témoigner ma reconnaissance !!! Il est vrai que ces trois années après-guerre, je les avais consacrées à la réhabilitation de mon père et à mon insertion universitaire et parisienne…

Enfin, j'ai manqué de courage en 1983, lorsque le médecin Hans Kinckel m'avait demandé de recevoir son fils de 18 ans pendant un mois à Barriac pour l'initier à la langue française ; n'ayant plus nos enfants avec nous, je craignais de lui infliger la présence continue d'adultes âgés, sans intérêt pour lui ; je lui avais procuré des adresses d'organisations d'échanges franco-allemandes, recommandées par Joseph Rovan. Non, il voulait nous l'envoyer. Il ignora donc mes adresses et interrompit brutalement nos relations épistolaires…

Voilà mes très douloureux regrets, cachés au fond de moi-même, au fond de ma mémoire encore… trop fidèle…

Quant à ma carrière hospitalo-universitaire de 1945 à 1990, date de ma retraite, elle mérite aussi quelques pages de souvenirs, émaillés d'anecdotes.

Les quelques lignes qui suivent sont un bref résumé de ces années fertiles. En effet, les radiologistes de ma génération ont vécu les grandes révolutions de notre spécialité, de la scopie à l'amplificateur de brillance et au radio-cinéma, de la simple tomographie linéaire au Polytome à balayage complexe, de l'échographie-A à l'écho-B et 3-D, du scanner primitif au scanner à 128 barrettes, de l'IRM morphologique à l'IRM fonctionnelle, de l'angiographie standard à la coronarographie par angioscan, du lavement baryté à la colonoscopie virtuelle… Cette évolution fulgurante, je l'ai vécue d'abord en tant que radiologiste mais aussi en tant que conseiller technique de Massiot, puis de Philips… Nous avons vécu une transformation radicale de notre profession, transformation qu'à ma connaissance, aucune autre spécialité médicale n'a subie et qui sera le thème de quelques chapitres supplémentaires, retraçant ma vie de spécialiste hospitalo-universitaire à plein temps, de 1945 à 1990, relatant l'essai avorté d'un changeur de film et, surtout, l'ébauche d'un tomographie circulaire en 1954 avec Massiot, ancêtre du Scanner dont la réalisation aurait nécessité un

ordinateur et des détecteurs que le CEA[2] d'Orsay avec qui je travaillais alors, n'avait pas encore!!!! La surface de détection de l'image comportait seulement 10 000 pixels dont l'analyse, pour le calcul de l'image, nécessitait un ordinateur, occupant à lui seul une pièce de 60m2… L'ordinateur adéquat apparut 20 ans plus tard et permit l'exploitation de la géniale invention de Hounsfield en 1972, la tomodensitométrie, récompensée par le prix Nobel de médecine en 1979… Mon prototype venait trop tôt !!!!!

Ces souvenirs, pleins d'anecdotes, feront l'objet de ce dernier chapitre.

2 Commissariat à l'énergie atomique